**L’enfer, c’est les autres**

**Intro 1**

Le sort tragique réservé à Uriel da Costa, intellectuel qui a précédé et influencé Spinoza illustre le caractère conflictuel que peuvent revêtir le rapport aux autres. Il illustre plus encore la manière dont ceux-ci peuvent être un enfer pour qui subit le jugement et les violences d’autrui. Parce qu’Uriel da Costa défend des thèses qui heurtent le judaïsme officiel d’Amsterdam, comme la remise en cause du caractère divin de la loi mosaïque, il sera excommunié (*Hérêm* en 1633) puis réintégré en 1640 dans la communauté au prix d’une cérémonie de « réconciliation », qui a tout d’un châtiment infernal : flagellé publiquement, il voit son corps étendu, enjambé par tous les Juifs de la Synagogue. Traumatisé, n’ayant pas supporté la violence subie, il se suicide, tandis que Spinoza n’a que huit ans. Au motif que sa croyance diffère de celle d’autrui, il sera exclu de sa communauté, puni. Sa vie étant devenue infernale, il préfère risquer l’Enfer, la damnation éternelle, en commettant l’interdit : le suicide. À l’appui des trois textes au programme, les *Suppliantes* et les *Sept contre Thèbes* d’Eschyle, le *traité théologico-politique* de Spinoza et le *Temps de l’innocence* d’Édith Wharton, nous examinerons comment il est possible de concevoir la vie en communauté de manière à ce qu’elle permette à chacun de vivre avec ses différences.

 + annonce de plan

 **Intro 2**

Dans *Huis clos*, pièce de Jean-Paul Sartre, publiée en 1947, l’auteur fait dire à l’un des trois protagonistes de la pièce, Garcin : « l’enfer, c’est les autres ». Dans ce contexte, l’enfer n’est pas ce lieu souterrain ou céleste destiné au supplice des damnés après leur mort, il est terrestre et commun, absolument terrible parce omniprésent pour être identifié à ce qu’autrui nous fait vivre. La formule est lapidaire, forte, incisive et nous invite à considérer les autres hommes comme la source du plus grand mal. Dans *Huis clos*, pièce qui impose la présence constante des autres dans un espace exigu, l’autre est cet enfer[[1]](#footnote-1) qui fait que je ne peux jamais être libre d’être moi, faute de pouvoir être libéré de son regard. *« Tous ces regards qui me mangent… »*, glisse Garcin. Supporteriez-vous d’être constamment épié, interrogé, catégorisé ? Autrui, par sa simple existence, me dépossède de moi-même, et me fait violence en m’imposant le détour par son regard. Comment peut-on vivre avec autrui sans se renier soi, en définissant qui l’on est malgré les jugements et la pression sociale ?

Tel est le problème que nous chercherons à résoudre en examinant dans un premier temps en quoi l’autre constitue un enfer, et ce afin dans un second temps de déterminer si c’est le regard d’autrui ou le regard que je porte sur lui qui est à l’origine du mal que j’éprouve (…).

*I) En quoi l’autre peut-il constituer pour moi un enfer ?*

Si « l’enfer, c’est les autres », ce que j’éprouve à être jugé par les autres hommes qui me renvoient une certaine image de moi-même, on pourrait imaginer une solution qui consisterait à faire le choix radical d’une vie solitaire. En m’extrayant de la communauté humaine, je pourrais sortir de ce rapport à autrui qui me définit malgré moi. Or dans nos textes, qu’il s’agisse des pièces d’Eschyle, du *Traité théologico-politique* de Spinoza mais encore du *Temps de l’innocence* d’Edith Wharton, cette voie n’est jamais envisagée, quand l’homme est toujours considéré dans son rapport aux autres, dans une vie en communauté. Le regard que porte autrui sur moi n’est pas toujours négativement vécu comme en témoigne la scène inaugurale du *Temps de l’innocence* où l’on se rend volontiers à l’opéra pour vous ou être vu, à l’image de Mrs Julius Beaufort, dont on nous dit qu’elle ne manque jamais de s’y rendre le soir où elle-même donne son bal annuel. Voir et être vu, voilà qui attend nécessairement celui qui vit en société. Pour Newland Archer, qui évolue avec aisance au sein de la bonne société new-yorkaise, il y a un certain plaisir à voir et être vu, sachant que ce que l’on offre au regard d’autrui est de la prime importance. En témoigne le soin qu’il apporte à la tenue ou l’admiration qu’il éprouve pour Lawrence Lefferts, présenté comme « le premier arbitre de New York en matière de bon ton » (chap. 1, p. 26). Mais ces jeux de regard que symbolisent le passage de main en main de sa lorgnette, tout à fait attendus dans une société où l’apparence a toute sa place, peuvent revêtir un sens négatif, lorsqu’ils donnent lieu à certaines appréciations ou jugements. Ce regard chosifiant que dénonce la formule de Sartre est bien présent dans nos textes.

**Il est d’abord celui que les hommes portent sur les femmes, qui les enferme dans un certain rôle.** C’est celui que Pélasges porte, par exemple, sur les *Suppliantes* qui commence par les assimiler à une « troupe à l’accoutrement si peu grec, fastueusement parée de robes et de bandeaux barbares ». Avant de voir des femmes, il voit un groupe distingué par sa manière si peu grecque de se vêtir, ce qui se lit dans le faste des tenues autant que dans le caractère barbare des vêtements. Ce regard qui enferme dans la perspective d’un seul, qui réifie, est celui que Newland Archer pose d’entrée sur sa promise, May Welland, en faisant ressortir sa candeur : « l’adorable enfant, pensa Newland Archer, son regard revenant vers la jeune fille aux muguets. » Ce regard qu’il porte sur sa future épouse, qui la dévisage, alors qu’elle ignore être regardée, est un regard qui dépossède en partie May de ce qu’elle est, la réduisant au statut de promise répondant aux attentes de son statut et d’Archer. Il y a là les prémices de l’enfer dans ce regard qui dessine les contours de ce que l’on est, malgré nous. Lequel devient véritablement problématique lorsqu’il est dicté par un jugement ou qu’il en commande un, méprisant. C’est celui que portent les bien-pensants sur Mme Olenska lorsqu’elle ose se montrer à l’opéra et qui la condamne d’entrée en soulignant le caractère démodé de sa tenue, ou qui remarqueront plus tard, combien sa beauté s’est soi-disant fanée. À l’opéra ou dans les salons où elle est introduite, Mme Olenska est jetée en pâture au regard non pas de l’autre, mais des autres, au pluriel, quand c’est l’ensemble de ces regards qui crucifient.

---)+ possibilité de mobiliser la question du jugement porté sur tous ceux qui n’appartiennent pas à la communauté : les sectaires…

**Mais si l’autre constitue un enfer, ce n’est pas seulement en raison du regard et du jugement qu’il porte mais par la manière dont il s’immisce dans ma vie**, à l’image de ceux qui viennent interrompre la conversation d’Archer avec Mme Olenska pour lui éviter l’ennui. Les autres sont tous ceux qui pensent à ma place et/ ou qui se donnent des droits sur moi. Pour les Suppliantes, les autres dont il faut se déprendre sonT avant tout les futurs maris qui se donnent des droits sur elles et dont leur messager est le parfait représentant lorsqu’il vient réclamer sans égard aucun ce qu’il pense être un dû. Ce messager grossier, qui ne respecte pas son interlocuteur et la cité d’Argos, qui ne montre que mépris pour les Danaïdes, incarne cet autre qui peut être un enfer pour moi, en ce qu’il ne respecte pas ce que je suis.

« Je crois qu’il vous faudra tirer, traîner par les cheveux puisque vous restez sourdes à ma voix ». (p. 82).

L’autre qui cherche à exercer son pouvoir sur moi, allant même à l’encontre de ma volonté est problématique. Cet autre pour les Suppliantes est masculin. En effet, si l’on suit la traduction Mazon, on pourrait penser que pour ces errantes que sont les Suppliantes, l’enfer est incarné par le masculin et plus particulièrement les enfants d’Egyptos :

 « (…) mais pleines d’une horreur innée de l’homme, nous détestons l’hymen des enfants d’Egyptos et leur sacrilège démence ». (p. 51 ; vers 9-10).

Méfiance cependant : à y regarder de près la traduction est quelque peu forcée. Le texte grec suggère que ce dont les Suppliantes ont une horreur innée n’est pas tant les hommes, que le mariage, soit le fait de se lier à un homme, ce qui n’est pas exactement le même argument. Si elle refuse le mariage avec les fils d’Égyptos, ce n’est pas au motif qu’elles sont des femmes qui n’aiment pas les hommes, mais qu’elles ne veulent pas se soumettre à ces hommes de force par le mariage. **C’est l’institution du mariage pour laquelle elles ont une aversion naturelle et non pour les hommes.** Notons ce qu’une telle assertion a de surprenant : elles sont spontanément rétives à une institution qui n’est donc pas un fait de nature, mais de culture, comme soi ce qu’elles étaient par nature les invitaient à refuser le mariage.

*Cf.* Idée que la femme est de nature sauvage, indomptable : la figure des Amazones…

ἀλλ᾽ αὐτογενεῖ φυξανορίᾳ (= aversion pour le mariage) γάμον Αἰγύπτου παίδων ἀσεβῆ

'ξονοταζόμεναι (blamer).

« mais à cause de notre propre tentative d’échapper aux assiduités des hommes…

but because of our own act to escape the suit of man, since we abhor as impious all marriage with the sons of Aegyptos ».

Cette idée que l’horreur du mariage, et plus encore « du lit conjugal » est ce qui les amène est clairement exprimée à la page 62 :

« Qui eût imaginé que cet exil imprévu ferait aborder à Argos une race jadis sœur de la vôtre et la transplanterait ici par horreur du lit conjugal (ἔχθει μεταπτοιοῦσαν εὐναίων γάμων) ».

L**’enfer donc ici peut-être pas l’autre en tant que tel mais un certain rapport que l’autre voudrait nous imposer et qui conduirait à la négation de notre nature, de ce que nous sommes.**

**Mais tout ce qui est autre que moi parce qu’il n’est pas moi n’est pas nécessairement un enfer pour moi**. Les individus qui appartiennent à ma communauté, à ma famille ou à mon groupe, ne sont pas toujours problématiques. L’enfer n’est donc pas toujours un autre individu qu’un individu que je reconnais comme autre non pas parce qu’il n’est pas moi mais parce qu’il n’est pas comme moi et que sa différence est perçue comme dangereuse.

**L’enfer pas seulement l’étranger mais le barbare** qui n’appartient pas à la culture grecque. Le premier réflexe de Pelasges lorsqu’il voit les Danaïdes est de souligner leur manière de se vêtir qui les identifie d’entrée comme des étrangères. Des étrangères ou des ennemis ? Chez les Grecs, tout étranger n’est pas problématique. Il y a dans la cité des étrangers très bien intégrés que l’on appelle les métèques à Athènes. Bien qu’intégrés, ils ne sont pas citoyens, ne font pas partie à part entière du corps politique. Certains sont même regardés comme des barbares, que l’on moque pour leur incapacité à parler correctement le grec, et par conséquent à participer de la culture grecque. **L’autre qui incarne véritablement l’enfer est l’ennemi,** comme en témoigne la crainte qu’inspirent lesd’Egyptos, comparés à des éperviers qui s’en prennent à des colombes (p. 58-59) :

Danaos : « Et de même à tous les seigneurs de cet autel commun adressez ensemble votre hommage. Puis asseyez-vous dans le sanctuaire, tel un vol de colombes fuyant des éperviers­- **leur frères pourtant ! frères changés en ennemis, qui veulent se souiller d’un crime à l’égard de leur propre race**. L’oiseau reste-t-il pur, qui mange chair d’oiseau ? Comment donc serait pur celui qui veut prendre une femme malgré elle, malgré son père ? Non, même dans l’Hadès, il n’échappera point au chef de luxure, si telle fut sa conduite ». (v. 223-229)

Pelasgos : « la souillure soit pour mes ennemis ». (p. 64)

ἄγος μὲν εἴη τοῖς ἐμοῖς παλιγκότοις (v. 376)

L’enfer peut être identifié à l’autre comme étranger extérieur à la communauté qui la menace. **Il peut également être identifié à « l’étrange » au sein de ma cité qui, par sa différence, met en danger sa cohésion** : telle est la femme pour Eteocle dans les *Sept contre Thèbes*. La femme qui n’est pas barbare, reste en bonne part sauvage, ce qui la rend peu docile, rétive à toute domination. La femme incarne la part non civilisée de l’humanité… Elle ne parle, elle ne raisonne pas. Elle a peur, elle crie, elle gémit…

E : « Voilà les vœux que je t’engage à faire, au lieu de te complaire à des gémissements, à ces cris haletants, aussi vains que sauvages (ἐν ματαίοις κἀγρίοις ποιφύγμασιν) qui ne te feront pas échapper au destin. » (p. 152)

Ce qui fait d’elle, aux yeux d’Eteocle un danger. Elle peut devenir un ennemi intérieur au sens faible de celui contre lequel on lutte, car elle met en danger l’unité de la cité. Par ses lamentations, ses cris, elle exacerbe la peur, contraire à la victoire :

 « Ah ! Aussi bien dans le malheur que dans la douce prospérité, le Ciel me garde de la femme ! Triomphe-t-elle, ce n’est plus qu’une insolence inabordable. Prend-elle peur, c’est un fléau pire encore pour sa maison et sa cité. Aujourd’hui même, avec vos courses éperdues par la ville, vous avez parmi les nôtres clamé l’appel de la lâcheté peureuse ; et ceux qui sont devant nos murailles ont ainsi le meilleur renfort, tandis que nous nous détruisons nous-mêmes derrière elles. Voilà ce qu’on gagne à vivre avec des femmes ! Mais cette fois, quiconque n’entendra pas mon ordre, homme, femme -ou tout autre- verra un arrêt de mort tôt délibéré sur lui, et n’échappera pas, j’en réponds aux pierres meurtrières du peuple. Ce qui se fait hors de la maison est l’affaire des hommes- que la femme n’y donne point sa voix ! Reste chez toi et cesse de nous nuire. Entends-tu ou non ? parlé-je à une sourde ? » (p 148)

**Au-delà du concept de barbare, reste le problème de l’autre qui m’est hostile, soit de l’ennemi extérieur comme intérieur. Problème politique de la dissension et des factions : Spinoza. Chez Spinoza, le problème est autrement plus grave, à considérer que tout homme peut constituer un danger pour moi, représenter un Enfer. Ce n’est pas parce qu’il est par nature différent de moi que l’autre est dangereux mais parce qu’il est précisément comme moi, un être qui n’écoute que trop rarement sa raison. L’enfer, c’est l’autre tant qu’il est soumis aux passions et incapable d’écouter sa raison.** *Cf.* *Ethique* IV, 34-36 : les hommes peuvent être contraires les uns aux autres en tant qu’ils sont dominés par leurs passions (d’où l’idée d’une politique qui permettent de trouver la paix et la sécurité en jouant sur les passions humaines plus qu’en tablant sur les faits que les hommes soient sans passion, gouvernants compris) ; rien de plus utile à l’homme qu’un autre homme vivant sous la conduite de la raison (ce qui est rare cependant. Problème, comme il le montre dans le *TTP* (chapitre XV, § 10), trop peu d’hommes se montrent raisonnables. Aussi doivent-ils obéir : « bien peu comparativement à l’étendue du genre humain parviennent à la pratique habituelle de la vertu sous la conduite de la raison », d’où le fait que nous douterions du salut de presque tous les hommes si l’Écriture ne nous apprenait que l’obéissance est un chemin de salut ; le bien suprême d’un homme vivant sous la conduite de la raison est un bien commun à tous (contrairement aux biens incertains, exclusifs et périssables que sont la richesse, les honneurs et la sensualité : *cf*. premiers § du *Traité de la réforme de l’entendement*).

L’enfer c’est ce à quoi se destine l’homme aveuglé par ses passions et en proie aux superstitions qui l’éloigne de la vie bonne. C’est ce qu’il fait subir à son semblable au nom de sa vaine croyance. Le TTP est un **ouvrage de lutte contre ce qui est présenté comme le principal adversaire de la philosophie qu’est la superstitio**n. Comme ensemble de représentations et de croyances, système érigé en institution à la fois politique et théologique, qu’il est difficile voire quasiment impossible à éradiquer.

Notons qu’Etéocle ne dirait rien de bien différent à propos des femmes qui ne savent pas se raisonner. Ces femmes qui cèdent à la peur, à l’angoisse que génère l’idée d’une défaite et de ces conséquences : voilà le pire des maux, l’ennemi intérieur, auquel Etéocle en chef devant galvaniser ses troupes, intime le silence en plus de la confiner en sa demeure.

L’enfer est dans les passions non contrôlées qui conduisent à la **démesure**.

**II) L’enfer est-ce l’autre ou la manière dont je me rapporte à lui et dont je le regarde ?**

**(enjeu : quand l’autre devient une figure non seulement positive mais nécessaire à ma propre vie).**

L’autre peut ne pas être pure négativité, l’enfer, mais peut être une figure rassurante, bienveillante, amie. Dans les *Suppliantes*, c’est le cas de Danaos qui invite ses filles à fuir une alliance qui leur répugne, mais encore de Pélasges qui n’est pas fermé à l’idée de l’accueil. Les Argiens qui s’expriment d’une seule voix en faveur des Suppliantes leur offrent une terre et une cité d’accueil. Danaos, le père, est une figure aidante à qui l’on se fie volontiers, sachant que c’est lui, en tant que « conseiller et chef » (βούλαρχος καὶ στασίαρχος (littéralement chef de groupe, p. 51) qui a invité les Suppliantes à fuir.

« Danaos le père qui inspire tous nos desseins, qui inspira notre révolte, a pesé tous les coups, et, parmi les douleurs, choisi celle du moins qui sauvait notre gloire » (p. 51).

Reste que l’autre peut être source de souffrance, voire de souffrance extrême lorsqu’il en vient à attenter à ma vie. Autrement dit, l’autre n’est pas un mal parce qu’il est autre, différent de moi (par elle-même cette différence ne suffit pas à faire de l’autre un ennemi).

L’autre constitue un enfer pour moi, soit parce qu’il m’est hostile (l’ennemi agressif qui en veut à mon existence ou qui ne tolère pas ce que je suis), soit parce que je le regarde comme tel. Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, « Le barbare, c’est d’abord l’homme qui croit dans la barbarie ». On est de ce point de vue, on est tous le barbare d’un autre…

L’autre peut être un enfer, parce que je prête trop attention à ce qu’il fait, dit ou pense. Au-delà du problème de l’ennemi qui m’est hostile, l’autre homme peut ne pas être problématique si je mène ma vie sans prêter une attention trop grande à ses attentes…**La volonté de plaire, de se conformer à des attentes, n’est-ce pas là ce qui définit l’enfer ?**

**L’enfer est-ce le sort réservé à l’homme qui écoute ses passions au détriment de ce que la communauté attend et exige de lui. N’est-ce pas ce qui le conduit à s’écouter au détriment de l’intérêt de la communauté ?**

---) si l’enfer est ce que l’on promet à celui qui préfère s’écouter plutôt que de suivre les règles communes (Mme Olenska qui cherche à se défaire d’un mariage malheureux doit être dissuadé) la question demeure néanmoins de savoir où se situe cet enfer au juste ?

Pour Spinoza il réside dans les passions qui nous poussent à adopter des comportements déraisonnables, mais que dire de la vie à laquelle Newland Archer et Mme Olenska se résignent au nom de la raison. Cette vie convenable, faites de convenances qui pousse Newland à épouser May Welland, n’est-elle pas un enfer intérieur : que reste-t-il de lui dans ce mariage ? N’aurait-il pas mieux fait d’écouter leur cœur, de s’enfuir loin de New York comme le propose Archer pour vivre la vie qu’ils voulaient mener en accord avec eux-mêmes et leur cœur ?

Très vite, ces règles à laquelle on se doit d’obéir au nom du devoir et de la raison peuvent se révéler infernales, au sens où elles nous font souffrir en nous obligeant à renoncer à ce qui nous anime à titre individuel.

**III) Vivre avec autrui : créer les conditions politiques d’un vivre ensemble.**

Il est possible de vivre en paix et de manière plaisante avec autrui, mais comment ? Comment parvenir à mener sa vie en société sans devenir du fait des libertés que je m’octroie un danger pour les autres ?

**Apparaît ici le problème politique des conditions de la vie en commun qui permette de vivre en paix avec autrui.**

**---) problème de la sécurité et de la tolérance.**

**---) Objectif : éviter que l’autre ne soit cause de souffrance…** En somme, comment s’assurer que la vie en communauté ne soit pas un enfer ?

**Pour éviter que le rapport à autrui ne soit digne d’un Enfer, il faut faire en sorte que la vie en société apaise les rapports entre individu.** La liberté de pensée sont pour Spinoza le moyen de permettre une vie en communauté moins conflictuelle.

***TTP*, XX, § 15**, comme exemple du fait que la liberté de philosopher « n’entraîne aucun inconvénient qui ne puisse être évité par la seule autorité du Souverain, et qu’elle est seule à pouvoir empêcher les hommes de se nuire les uns aux autres même s’ils diffèrent d’opinion » : « qui éprouve les effets de cette liberté pour son plus grand profit et avec l’admiration de toutes les nations ». Voir p. 649-651 :

 Cette liberté se traduit concrètement par une forme de tolérance à l’égard des différentes sectes (anabaptistes[[2]](#footnote-2), antitrinitaires[[3]](#footnote-3), millénaristes[[4]](#footnote-4)), à quelques conditions et avec quelques entorses cependant, j’y reviendrai ; et ce, **sous réserve toutefois de ne pas perturber l’ordre public et de ne pas porter préjudice à autrui**.

**Non seulement la liberté de philosopher ne nuit pas à la paix et à la sécurité, mais la reconnaître devient condition du maintien de la paix et de la sécurité.** *Cf*. TP III, § 8 : nul ne peut se dessaisir de sa faculté de juger, une loi qui chercherait à faire croire aux hommes le contraire de ce qu’ils pensent et à les faire aimer ce qu’ils haïssent et haïr ce qu’ils aiment serait « un délire » (à prendre au sens propre de ce qui est contre la raison, donc contre ce qui va dans le sens de la persévérance dans notre être, que l’on soit citoyen ou Cité => les Cités sont aussi des individus complexes qui peuvent dépérir et dont l’effort doit aller dans le sens de la persévérance dans leur être).

Un des moyens de garantir une vie en société ordonnée est de confier au Souverain

*Cf.* chap. XIX du TTP : § 2 *« le culte de ma religion et l’exercice de la piété doivent concorder avec la paix et l’intérêt de la République, qu’ils doivent par conséquent être déterminés par le seul souverain ».*

*. Cf.* TTP, XIX, § 10 : « si l’on supprime l’Etat, plus aucun bien ne peut subsister, tout est compromis, fureur et impiété règnent seules au milieu de la peur universelle » ; d’où : « la piété envers la patrie est le plus haut degré de piété dont on puisse témoigner », ce qui amène à redéfinir en conséquence le pieux et l’impie (p. 615). La boucle est bouclée : le culte intérieur ne concerne que moi, mais concernant l’exercice de la piété, cela doit se pratiquer dans le cadre défini par le Souverain, sans quoi c’est l’Etat même qui est en péril, et alors il ne peut en résulter que des choses néfastes pour tous les hommes. D’une certaine manière, ce sont les hommes que Spinoza a en vue / mais cela ne peut se penser indépendamment des institutions et du pouvoir souverain => **nous sommes au plus loin d’un individualisme libéral**.

1. Pas besoin de bourreau pour supplicier les damnés ; *« le bourreau, c’est chacun de nous pour les deux autres »*, comprend Inès. [↑](#footnote-ref-1)
2. Membre d'une secte protestante, d'abord répandue en Allemagne, et soutenant que, le baptême ne devant être administré qu'aux enfants ayant atteint l'âge de raison, il faut baptiser une deuxième fois les chrétiens baptisés avant cet âge. [↑](#footnote-ref-2)
3. Membre d'une secte qui rejette le dogme de la Trinité [↑](#footnote-ref-3)
4. Personne qui croit que le Messie régnera sur terre pendant mille ans avant le jugement dernier. [↑](#footnote-ref-4)